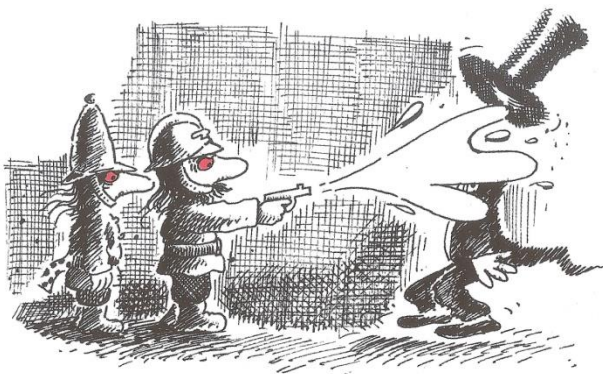
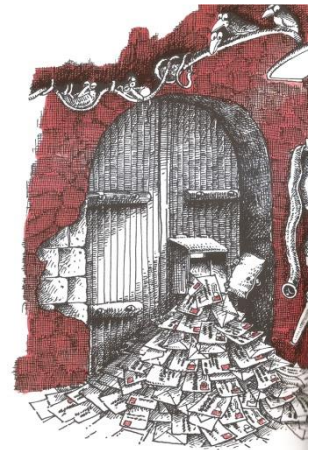


Ils étaient bien trop pauvres, les pompiers de cette ville-là, bien trop pauvres pour avoir le téléphone.
Quand il y avait le feu, il fallait leur écrire.

Chaque matin, les pompiers ouvraient leur courrier et dressaient en ronchonnant la liste de tous les endroits où des incendies se déclaraient.



Ça les mettait en colère de penser à l'imprudence des gens. Ils faisaient pourtant des gros efforts pour limiter au minimum le nombre des incendies.

Ils n'arrêtaient pas de circuler en ville, armés de pistolets à eau confisqués à leurs enfants.
Et, dès qu'ils apercevaient un fumeur, ils éteignaient sa cigarette d'un coup bien ajusté.

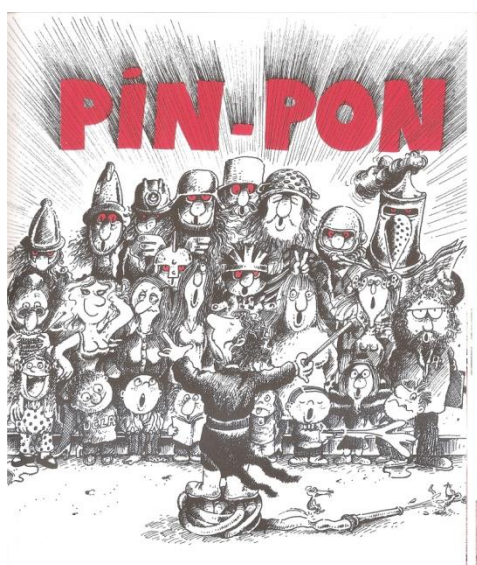
Mais pas plus qu'ils n'avaient d'argent pour payer le téléphone, ces pompiers n'en avaient pas pour acheter des plans de la ville ou des cartes de la région.

Ils devaient se repérer à l'aide de documents anciens, déchirés, puis scotchés où ne figuraient même pas les autoroutes.



Ils finissaient, bien sûr, par dénicher l'emplacement du village ou du quartier menacé par les flammes, mais ils devaient aussi vérifier sur la carte s'ils risquaient ou non de tomber sur une côte au cours du trajet.

Car bien entendu, nos pompiers n'avaient pas de sous pour acheter de l'essence. Et, même s'ils en avaient eu, ils n'auraient pas pu mettre en route leur camion de pompiers. Il était en panne et la réparation aurait coûté les yeux de la tête.

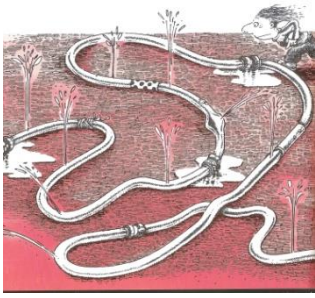


Alors, les pauvres pompiers poussaient leur fourgon. Ou plutôt, ils le faisaient pousser par leurs femmes, les pompières, et leurs enfants, les pompioux.

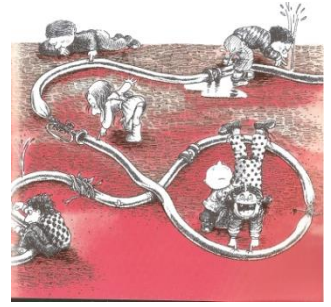
Pendant ce temps, sur leur fourgon, les pompiers achevaient de s'équiper en chantant. En chantant une drôle de chanson, toujours la même d'ailleurs.

Car le klaxon de leur camion était cassé. Pour le remplacer, les soldats du feu avaient dû monter une chorale.

Ils s'entraînaient tous les soirs, avec les pompières et les pompioux.



Le travail des pompiers consistait surtout à mettre leurs doigts dans les trous des vieux tuyaux percés. Histoire de supprimer une partie des fuites d'eau.



Car l'eau était précieuse !

Sans téléphone, ces pompiers étaient aussi sans eau.

Incapables de payer leur facture, ils avaient reçu sept avertissements de la compagnie qui, finalement, leur avait coupé l'eau.

Aussi, tout était bon pour récupérer l'eau de pluie.



Après des détours inimaginables pour éviter les côtes, après avoir chanté pin-pon à tue-tête sur tous les tons, les pompiers parvenaient enfin sur les lieux de l'incendie.

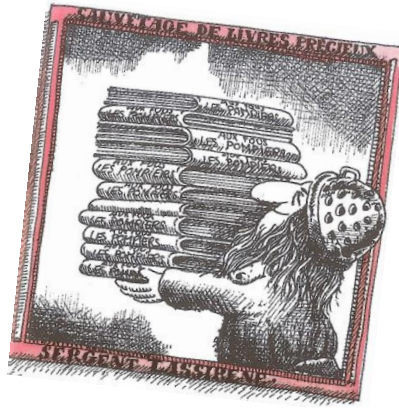
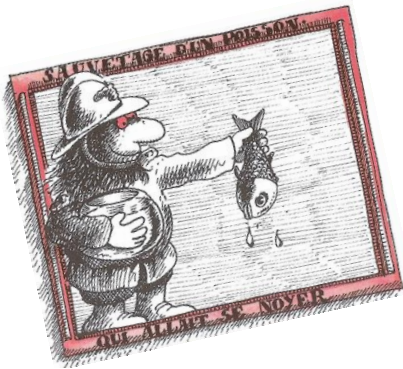
C'est-à-dire deux ou trois jours plus tard !

Alors là, alors là ...

La situation était devenue si dramatique, le feu s'était tellement propagé, que les pauvres pompiers devaient accomplir des miracles pour sauver les gens, les bêtes et les objets précieux ou utiles dans la vie.

Si bien qu'à la fin de l'année, ils étaient déclarés champions ...





des pompiers toutes catégories.....

Un très vieux général des pompiers se rendait à la caserne.

Après avoir lu un discours enflammé, il épinglait une énorme médaille en or massif sur la poitrine des sapeurs les plus costauds.

Et régulièrement, chaque année, nos pompiers la revendaient en cachette.

Ils recevaient en échange beaucoup d'argent, énormément d'argent.

Et que faisaient-ils de tous ces sous ?

- Ils payaient leurs factures de téléphone ? ...
- Ils payaient leur note d'eau ? ...
- Ils donnaient à réparer le moteur de leur camion ? ...
- Ils faisaient le plein d'essence ? ...
- Ils achetaient des cartes récentes de la région ?
- Un nouveau Klaxon ? ...
- De nouveaux tuyaux ? ...



Avec cet argent, ils se précipitaient tous au marché.

Et là, ils achetaient de quoi préparer le grand banquet des pompiers, des pompières et des pompioux.

Et ils composaient un menu du tonnerre.

Domage, ce jour-là,
le jour du grand banquet,
la caserne a pris feu.
On a juste retrouvé le menu.
Tout le reste a brûlé,
la caserne avec
mais pas nos pauvres pompiers,

qui sont allés faire les fous
ailleurs ...

